

HOMÉLIE CONTRE LES JEUX DU CIRQUE ET LES THÉÂTRES

AVANT-PROPOS

Il est peu d'homélies dans les œuvres de saint Chrysostome qui soient comparables à l'homélie suivante jusqu'à présent inconnue, soit sous le rapport de la perfection littéraire, soit sous le rapport de l'intérêt historique. Le saint docteur nous en précise l'année, la semaine, le jour et l'occasion; nous n'avons sur ces points qu'à reproduire ses indications.

En l'année 399, un an après l'installation de Chrysostome en qualité d'archevêque de Constantinople, il tomba des pluies tellement abondantes que la campagne fut sur le point d'être ravagée et la moisson d'être totalement perdue. De là force prières, supplications et processions, l'évêque prenant l'initiative, et le peuple se pressant en foule dans la célèbre église des Apôtres. On recourut principalement à l'intercession de Pierre, d'André, qui passait pour le fondateur de l'église de Byzance, de Paul et de Timothée. Les pluies cessèrent; mais la frayeur ne cessa pas de même, et les fidèles traversant le Bosphore, se rendirent avec leur évêque dans l'église des saints Pierre et Paul, située sur la rive opposée de la mer. Le surlendemain, qui était le vendredi saint, des jeux équestres devaient avoir lieu. Oubliant le péril passé, et sans souci de ce jour sacré qui leur rappelait la mort du Sauveur sur la croix, un grand nombre de Constantinopolitains accoururent avec empressement à ce spectacle, et firent retentir la ville de grossières clameurs. Cependant Chrysostome enfermé chez lui se répandait en gémissements. On ne se borna pas même à cette profanation du vendredi saint. Le lendemain encore, jour du samedi saint, on se rendit en foule au théâtre où se donnaient des spectacles de prostitution. Ces spectacles, Chrysostome les décrit avec une incomparable énergie; en même temps il flétrit la conduite des prévaricateurs, et prononce contre eux une sentence d'excommunication.

Mais cette excommunication est-elle simplement comminatoire ou bien une excommunication effective ? Quoi qu'il en soit des termes dont il se sert, je croirais volontiers qu'il voulait seulement suspendre une menace sur la tête des coupables, et que l'excommunication ne devait les frapper que dans le cas où ils seraient retombés dans la même faute.

Reste à savoir le jour où cette homélie a été prononcée. Saint Chrysostome y parle de la pluie qui était tombée trois jours auparavant. Or cette pluie était tombée le mercredi saint; le jeudi saint il n'est pas dit qu'il en fût tombé une quantité quelconque; le vendredi saint, les jeux équestres avaient attiré un grand nombre de fidèles; le samedi saint, les fidèles s'étaient également rendus aux spectacles du théâtre : d'où il s'ensuivrait que l'homélie actuelle aurait été prononcée le jour même de Pâques; de cette façon, trois jours entiers auraient séparé le jour de la pluie de ce dernier. Mais, si cette homélie fut prononcée le jour de Pâques, comment se fait-il qu'il n'y soit pas dit un mot de la résurrection du Seigneur ? Encore que le saint docteur fût tout plein de l'indignation qu'avait excitée en lui la conduite des profanateurs de la semaine sainte, il semble naturel toutefois qu'il ait dit, ne fût-ce qu'en passant, quelques mots de cette grande solennité. – D'autre part, si nous renvoyons cette homélie au jour suivant, elle ne sera plus séparée par trois jours de celui de la pluie, mais par quatre jours entiers; à moins que Chrysostome en parlant de trois jours n'ait point prétendu donner une supputation exacte. Reste l'explication de Matthaei, qui paraît résoudre d'une manière satisfaisante la difficulté : De même que bien des fois Chrysostome, n'étant que simple prêtre, prit la parole après son évêque dans une même assemblée, de même un prêtre ou un autre évêque put, le jour de Pâques, parler sur cette solennité, après que le saint docteur eut flétri les spectacles et leurs partisans.

HOMÉLIE

Contre les fidèles qui, désertant l'église, étaient accourus aux jeux du cirque et aux théâtres.

1. De pareilles choses sont-elles bien supportables ? devons-nous bien les tolérer ? C'est à vous-mêmes que je veux en appeler contre vous-mêmes. Ainsi Dieu en agissait avec les Hébreux; il les opposait à eux-mêmes quand il leur disait: «Mon peuple, que t'ai-je fait ? en quoi t'ai-je contristé ou causé de la peine ? réponds-moi;» (Mi 6,3) et ailleurs : «Quel tort vos pères ont-ils trouvé à me reprocher ?» (Jer 2,5) Et moi aussi, à son exemple, je m'adresserai à vous et je vous dirai : De pareilles choses sont-elles bien supportables, et devons-nous les tolérer ? Quoi ! après de si nombreuses instructions, après des enseignements si multipliés, plusieurs d'entre vous ont osé désertier nos rangs pour aller assister au spectacle des courses de chevaux; ils ont poussé le désordre jusqu'à remplir la ville de vociférations, de cris désordonnés et de nature à provoquer les rires ou plutôt les gémissements ? Pour moi, renfermé dans ma maison, en entendant ces cris éclater, je souffrais plus que ne souffrent les nautoniers ballottés par la tempête. De même que la pensée des dangers extrêmes dont ils sont menacés les remplit de crainte, tandis que les flots viennent se briser contre les parois du navire; ainsi, je sentais ces clameurs venir se briser avec plus de furie encore contre moi, et je n'osais lever ma tête courbée sous la confusion. Cependant les uns assis sur une place élevée donnaient les plus tristes exemples, les autres occupant une place inférieure et répandus dans l'enceinte applaudissaient aux cochers, et poussaient des cris plus inconvenants encore. Que dirions-nous, quelle excuse alléguerions-nous si un étranger se levant contre nous, s'était indigné: Est-ce bien là cette ville des apôtres ? Est-ce bien là cette ville qui a reçu dans ses murs un tel docteur ? Cette conduite est-elle bien digne d'un peuple dévoué au Christ, de cette ville, devenue un théâtre spirituel et divin ? Vous n'avez même pas eu égard au jour où furent accomplis les mystères du salut de l'humanité; le vendredi saint, en ce jour où votre Seigneur a été crucifié pour l'univers, où le grand sacrifice a été offert, le paradis ouvert, le larron ramené dans son antique patrie, la malédiction déchirée, le péché effacé, l'ancienne guerre éteinte, Dieu réconcilié avec les hommes, la face du monde renouvelée; en ce jour où il eût fallu jeûner, glorifier Dieu, et offrir des prières de reconnaissance à l'auteur de tant de bienfaits conférés à la terre; c'est alors que, désertant l'église, le sacrifice spirituel, l'assemblée de vos frères, la dignité du jeûne, vous vous laissez entraîner pieds et poings liés par le diable à un tel spectacle ? Est-ce bien supportable qu'une pareille conduite, et doit-on la tolérer ? Comment ne pas le répéter sans cesse, et ne pas chercher ainsi un adoucissement à ma douleur, et, au lieu de la condamner au silence, comment ne pas la laisser éclater publiquement et se montrer à vos yeux ?

Et maintenant, où sera le moyen de nous rendre Dieu propice, de calmer son courroux ? Il y a trois jours à peine, une pluie torrentielle entraînait tout devant elle, arrachait en quelque sorte des mains des cultivateurs l'espoir de leur année, renversait les moissons jaunissantes, et avec l'abondance de ses eaux portait partout la ruine. On eut recours aux processions et aux supplications, la ville entière accourut en foule aux lieux consacrés aux apôtres, nous implorâmes l'intercession de saint Pierre et du bienheureux André, ces deux apôtres inséparables, ainsi que l'intercession de Paul et de Timothée. Puis, la colère divine apaisée, nous traversâmes la mer, et affrontant les flots nous nous transportâmes auprès des célestes coryphées, de Pierre, fondement de la foi; de Paul, vase d'élection; nous y célébrâmes une fête spirituelle, et nous y glorifiâmes leurs combats, les victoires et les trophées qu'ils ont remportés sur les démons. Et voilà que, repoussant la crainte dont le fléau vous avait pénétrés, les enseignements que vous rappelait la grandeur des souvenirs apostoliques, à la distance d'un seul jour, vous vous abandonnez à des transports, à des cris profanes, et vous prenez assez peu de souci de votre âme pour la livrer captive à la merci de vos passions ! Si vous vouliez tant voir des brutes courir, que ne mettiez-vous sous un même joug vos passions brutales, la convoitise et la haine, que ne leur imposiez-vous le joug de la philosophie, ce joug léger et doux; que ne les assujettissiez-vous à la direction de la raison, que ne vous fixiez-vous pour terme de votre course celui de votre vocation céleste, et, au lieu de courir d'un crime à l'autre, que ne vous élanciez-vous de la terre au ciel ? Des courses de cette nature présentent non moins d'utilité que d'agrément. Mais, laissant vos intérêts voguer à l'aventure, vous étiez assis uniquement préoccupés de la victoire des autres, et consumant un si grand jour à des choses non seulement vaines mais mauvaises,

2. Ne savez-vous donc pas que, si nous confions de l'argent à nos domestiques, nous leur en demandons compte jusqu'à la dernière obole ? Eh bien, Dieu aussi nous demandera un compte rigoureux de tous les jours de notre vie; il nous demandera quel emploi nous avons fait de chaque instant ? Que lui dirons-nous ? Comment nous défendrons-nous quand le moment viendra de rendre compte de ce jour-là précisément ? Pour vous le soleil s'est levé, la lune a inondé la nuit de ses clartés, le chœur varié des astres a brillé au firmament; pour vous les vents ont soufflé, les fleuves ont coulé; pour vous les semences ont germé, les plantes se sont développées, la nature a suivi son cours, le jour est apparu, la nuit s'est enfuie : toutes ces choses ont été faites pour vous; et, quand tous les êtres créés n'agissent que pour votre service, vous allez exécuter les désirs du démon ! Quoi ! après avoir reçu de Dieu une si belle demeure, je veux dire cet univers, vous lui en refusez le prix ! Et vous ne vous êtes pas contenté d'agir ainsi le premier jour; le lendemain, où vous auriez dû mettre un peu de relâche à votre folie de la veille, vous montez au théâtre, de la fumée vous courez au feu, et vous allez vous précipiter dans un gouffre encore plus redoutable. Et les vieillards souillaient leurs cheveux blancs, et les jeunes gens exposaient leur jeunesse, et les pères y conduisaient leurs fils et jetaient leurs enfants étrangers au mal dans l'abîme du vice, méritant par là d'être appelés non les pères mais les bourreaux de leurs fils, puisqu'ils donnaient par leur corruption la mort à ces jeunes âmes. – Et de quelle corruption parlez-vous ? demandera-t-on. – Voilà ce qui fait couler mes larmes, que vous ne sentiez même pas le mal qui vous consume, et ne songiez pas à recourir au médecin. Vous respirez de toute part l'adultère, et vous demandez de quelle corruption j'entends parler ? N'avez-vous pas ouï ces paroles du Christ : «Celui qui regarde une femme avec des yeux de convoitise a déjà commis l'adultère ?» (Mt 5,28) – Et si je ne la regarde pas dans ce but ? répondez-vous. – Et comment arriverez-vous à me le persuader ? Comment celui qui n'impose pas un frein à ses regards, et qui recherche au contraire avec empressement toute occasion de les satisfaire, comment pourra-t-il après cela rester sans tache ? Est-ce que votre corps est une pierre, est-ce qu'il est de fer ? Vous êtes revêtu d'une chair, et d'une chair humaine, d'une chair qui s'enflamme plus promptement que l'herbe au feu de la convoitise.

Et pourquoi parler du théâtre ? Que nous rencontrons une femme sur la place publique, et nous sommes troublés. Et vous, qui occupez une place élevée, en un lieu où tout excite au mal, vous verrez une courtisane entrer la tête nue, le front impudent, couverte de vêtements dorés, affectant un maintien lascif, une démarche sensuelle, chantant des chansons obscènes sur des airs efféminés, proférant des propos honteux, et portant ses actes à un point de turpitude que vous, spectateur, avez peine à concevoir; vous vous penchez pour mieux la voir, et vous osez dire ensuite que vous ne ressentez aucune commotion humaine ! Encore une fois, est-ce que vous avez pour corps du fer ou de la pierre ? Ces grands hommes, ces hommes admirables qu'un seul regard fit tomber, sont-ils donc vos inférieurs en philosophie ? Ne connaissez-vous pas ces mots de Salomon : «Comment marcher sur des charbons ardents et ne pas se brûler les pieds ? comment prendre du feu dans son sein et ne pas embraser ses vêtements ? Ainsi en sera-t-il de celui qui s'approche d'une femme étrangère.» (Prov 6,27-29) Si vous n'avez pas fait le mal en réalité, vous l'avez fait par le désir, et le péché s'est consommé dans votre pensée. Outre le temps que vous passez au théâtre, même quand vous en êtes sorti, alors que la courtisane s'est retirée, votre esprit vous retrace son image, ses paroles, ses gestes, ses regards, sa démarche, son élégance, sa négligence étudiée, ses chants lascifs, et vous emportez avec vous une infinité de blessures. N'est-ce pas là l'origine de la ruine des maisons, le fléau de la chasteté, la source des divisions conjugales, des rixes et des querelles, et d'une infinité d'ennuis moins raisonnables les uns que les autres ? En effet, lorsque vous êtes rentré chez vous, tout plein de cette femme et son captif, votre femme vous paraît moins aimable, vos enfants plus désagréables, vos serviteurs importuns, votre demeure ennuyeuse, les soins et le gouvernement de la maison vous sont à charge, et quiconque se présente vous gêne et vous irrite.

3. La cause de tout ce mal, c'est que vous n'êtes pas revenu seul chez vous, et que vous y avez amené avec vous la courtisane : vous ne l'y avez pas amenée ouvertement, publiquement; ce serait intolérable, et votre femme l'aurait bientôt chassée. Mais vous l'y avez portée dans votre cœur, dans votre conscience; elle est là qui attise les feux impurs de Babylone, des feux bien plus redoutables encore, car ils ont pour aliments des matières bien différentes de la poix, des étoupes et du naphte : ils sèment partout la désolation et la ruine.

De même que les malades, dévorés par la fièvre, ne sauraient supporter aucun de ceux qui les assistent, encore qu'ils n'aient rien à leur reprocher; de même que, sous l'influence de ce mal violent, ils repoussent toute espèce d'aliments, font au médecin un mauvais accueil, se

fâchent contre leurs proches, s'irritent contre leurs serviteurs; ainsi les infortunés en proie au mal dont nous parlons, ne goûtent pas un instant de repos, et, occupés sans cesse de cette image, ils sont insupportables à tout le monde. Quelle terrible chose ! le loup, le lion, toutes les bêtes féroces fuient le chasseur qui fait pleuvoir sur elles ses traits; et l'homme, cet être doué de raison, blessé grièvement, suit celle qui l'a blessé, afin de recevoir une blessure plus grave encore et de se délecter sous le coup qui le frappe. Et voilà précisément ce qu'il y a de plus funeste et ce qui rend le mal incurable; car le malade qui chérit son ulcère et qui ne veut point en être délivré, comment demandera-t-il un médecin ? Aussi suis-je accablé et déchiré de douleur en voyant qu'après avoir été si gravement atteints, vous vous éloignez d'ici, et, pour goûter un plaisir passager, vous vous condamnez à une peine sans fin. Oui, indépendamment même des supplices de l'enfer, vous attirez ici-bas sur vous un châtement intolérable. Et n'est-ce pas, je vous le demande, un intolérable châtement que d'entretenir de pareilles convoitises, que d'être en proie à des flammes toujours renaissantes, de porter partout en soi un foyer de criminel amour et les accusations de la conscience ? Comment osez-vous franchir le seuil de ces parvis sacrés ? comment osez-vous toucher cette table céleste ? comment entendrez-vous les exhortations à la continence, vous qui êtes couvert de blessures si graves, et qui êtes l'esclave de la passion opposée ?

Et pourquoi en dire davantage ? Ce que nous voyons en ce moment sous nos yeux suffit pour nous donner une juste idée de la douleur qu'ils éprouvent; car je vois quelques-uns d'entre vous se frapper le front, tandis que je vous adresse ces paroles. Je vous remercie des sentiments de compassion que vous témoignez. Je pense bien que des fidèles sans reproche à cet égard sont au nombre de ceux que je signale, et qu'ils pleurent ainsi le triste état de leurs frères : de là mes pleurs et mes regrets en voyant le démon désoler un pareil troupeau. Mais, si vous le voulez bien, nous lui barrerons aisément le passage. Comment et de quelle manière ? En ramenant ceux qui sont malades à la santé, en déployant les filets de la doctrine et en allant à la recherche des victimes de la bête féroce, en les arrachant de la gueule même du lion. Ne me dites pas : Ils sont en petit nombre, ceux qui sont séparés du troupeau. Ne fussent-ils que dix, j'y verrais une grande perte ; n'y en eût-il même que cinq, que deux, qu'un seul. Le bon Pasteur laissa bien les quatre-vingt-dix neuf brebis pour aller à la recherche de la brebis égarée, et il ne revint pas qu'il ne relit retrouvée, qu'il ne pût en la ramenant compléter le troupeau. Ne me dites pas qu'il n'y a qu'un seul prévaricateur; songez qu'il est une âme, que pour elle ont été faites toutes les choses visibles, que les lois, les châtements, les supplices, les prodiges, les merveilles opérées par le Seigneur ont une âme pour raison d'être; que pour elle Dieu n'a point épargné son propre Fils. Songez à la grandeur du prix qui a été donné pour cette seule âme, et vous ne dédaignerez pas son salut, et vous nous ramènerez ce frère au sortir de ce temple, et vous le déciderez à ne plus retomber dans les mêmes fautes, et nous n'aurons pas besoin alors d'autre justification. S'il refuse d'écouter, soit nos conseils, soit vos exhortations, j'aurai recours à l'autorité que Dieu nous a donnée non pour détruire, mais pour édifier.

4. Aussi, je vous en avertis, et je le proclame à haute voix : Si l'un de vous, après cet avertissement et ces observations, retourne encore à ces théâtres funestes, je ne l'admettrai plus dans cette enceinte, je ne lui dispenserai plus les mystères, je ne lui permettrai pas de toucher à la table sacrée, et je ferai comme les bergers qui séparent complètement les brebis malades du reste du troupeau, afin qu'elles ne communiquent pas leur mal. Dans l'antiquité tout lépreux devait se tenir hors de l'enceinte du camp, et se fût-il agi d'un roi, on l'eût repoussé avec son diadème; à plus forte raison repousserons-nous loin de l'enceinte sacrée celui que dévore la lèpre spirituelle. S'il a fallu d'abord user d'exhortations et de conseils, il n'est pas moins nécessaire de les faire suivre de mesures rigoureuses. Voilà déjà une année que je suis entré dans votre ville; jamais je n'ai cessé de vous avertir sur ce point. Si malgré ces avis le mal persiste chez quelques-uns, nous n'hésiterons pas à y porter le fer. Si je n'ai point d'instrument d'acier, j'ai une parole plus tranchante que tout instrument; si je n'ai point en mes mains le feu, une doctrine m'est confiée plus ardente que le feu et dont les atteintes brûlent plus profondément. Ne méprisez donc pas notre sentence. Quelque méprisable et quelque petit que nous soyons, nous avons été par la grâce de Dieu revêtu d'une autorité assez grande pour aller jusque-là. Loin de nous donc ces endurcis, afin que les bons deviennent encore meilleurs, et que les malades puissent se relever du mal auquel ils sont en proie. Si la publication de cette sentence vous a pénétrés de frayeur, car je vous vois tous gémissants et confus, que l'on vienne à résipiscence, et elle sera aussitôt révoquée. Si nous avons le pouvoir de lier, nous avons le pouvoir de délier et même de lier de nouveau. Notre intention n'est pas de retrancher nos frères de l'Eglise, mais de sauvegarder l'honneur de

l'Eglise. Les Grecs riraient bien de nous, les Juifs nous tourneraient bien en ridicule, si nous ajoutions à nos prévarications le mépris de nous-mêmes. Au contraire, ils feront notre éloge; ils admireront l'Eglise si nous respectons nos propres lois. Qu'aucun de ceux qui persévéreront dans cette voie honteuse ne se présente donc à l'Eglise, blâmez-le de votre côté ouvertement, et qu'il soit pour vous un ennemi public. «Si quelqu'un refuse d'obéir aux ordres que nous vous transmettons par notre épître, notez-le, et n'ayez point de rapports avec lui.» (II Th 3,14) Faites, vous aussi, de même : gardez-vous et de lui adresser la parole, et de le recevoir dans votre maison, de l'admettre à votre table, d'aller ou de venir avec lui et de paraître avec lui sur la place publique. De même que les chasseurs ne se contentent pas de poursuivre dans une direction les animaux de capture difficile, et qu'ils les traquent de toute part, afin de les prendre dans leurs filets; nous aussi, poursuivons de même nos frères rebelles; et, vous d'un côté, nous, de l'autre, poussons-les dans les filets du salut. Pour y arriver, il faut que notre indignation devienne la vôtre : faites mieux, pleurez les lois de Dieu violées, faites le sacrifice d'être quelque temps séparés de ceux de vos frères en proie à ce mal et prévaricateurs, afin d'être réunis éternellement avec eux.

Du reste, vous ne vous exposerez pas à une responsabilité sans importance en demeurant indifférents à ces maux, et vous attirerez sur vous de terribles châtements. Lorsqu'un esclave dérobe chez un particulier de l'or ou de l'argent, ne punit-on pas avec le coupable ceux qui, connaissant le crime, refusent de le révéler ? A plus forte raison en sera-t-il ainsi dans l'Eglise. Alors Dieu vous dirait : Vous avez vu ma maison dépouillée non point d'objets d'or et d'argent, mais de la pureté; vous avez vu celui qui avait reçu un corps auguste, et qui avait été admis au plus saint des sacrifices, courir vers des lieux où règne le diable et s'y livrer à mille désordres; et vous avez gardé le silence, et vous l'avez supporté, et vous n'avez pas averti le prêtre; et puis vous n'auriez pas à en rendre un compte rigoureux ! Aussi, quelque peine que je doive en ressentir, je n'hésiterai pas à prendre les graves mesures que je crois nécessaires. Il me vaut bien mieux souffrir un peu en ce monde, et éviter ainsi le jugement à venir, que d'être puni un jour avec vous pour vous avoir trop ménagés. Non, il ne serait point indifférent et sans péril de garder sur ces choses le silence. Chacun de vous rendra compte de ses actions; mais moi je suis responsable de votre salut à tous. C'est pourquoi je ne reculerai devant aucune mesure, devant aucun avis, dussé-je vous affliger, vous devenir à charge, afin de pouvoir comparaître à la barre du tribunal redoutable, sans avoir aucune faiblesse de ce genre à me reprocher. Puissent les prières des saints nous obtenir le prompt retour de nos frères égarés, et pour ceux qui sont restés fermes un accroissement de pureté et de vertu, afin que vous arriviez au salut, que notre cœur soit comblé de joie, et que Dieu soit glorifié, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.